

# PORT-ROYAL ET L'HISTOIRE\*

## SITUATION DE L'HISTOIRE EN FRANCE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

par Bernard CHÉDOZEAU

Lorsqu'on jette un regard d'ensemble sur la situation de l'histoire en France au XVII<sup>e</sup> siècle, on ne peut manquer d'être frappé par bien des ambiguïtés. En histoire de France proprement dite, en dépit de la qualité de la recherche qui est alors menée il n'apparaît pas de Tacite français alliant rigueur et art. Pourtant la conception et la pratique de l'histoire sont renouvelées profondément et de façon décisive en raison des rivalités qui opposent l'histoire de France à une riche et puissante histoire catholique universelle, qui naît et s'affirme en suite du concile de Trente.

### *De quelques synthèses récentes*

De remarquables synthèses ont été publiées récemment dans le *Dictionnaire des Lettres françaises* et dans le *Dictionnaire du Grand Siècle* (1). Les auteurs s'accordent sur quelques points principaux : la diversité des domaines abordés par les historiens de l'histoire que,

\* *Journée d'étude organisée à la Sorbonne, le 25 janvier 1997, par :*  
– l'équipe « Port-Royal et la vie littéraire » (U.R.A. 96, Paris-Sorbonne-CNRS)  
– la Société des Amis de Port-Royal,  
– l'Université de Versailles-Saint-Quentin (Centre E.S.R. « État, Société et Religion en Europe, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles »),  
– l'École Normale Supérieure de Fontenay-Saint-Cloud.

pour des raisons qui apparaîtront mieux par la suite, j'appelle *profane* ; la question de la relation de l'histoire et du roman ; et l'évolution par laquelle on passe d'une histoire d'agrément à une histoire qui se veut critique et savante.

L'élargissement du champ de l'histoire au XVII<sup>e</sup> siècle est connu. Il y a d'abord, héritage des siècles précédents, l'*histoire de France*, genre qui se renouvelle et prend un second souffle en raison de son rôle au service du roi et de sa *race*, et en général du pouvoir monarchique dans sa lutte contre les puissances étrangères, en particulier l'Espagne et, après les années 1660, la « cour de Rome ». L'histoire de France est alors une histoire engagée, et on peut retenir quelques noms comme Scipion Dupleix, Eudes de Mézeray, ou à la fin du siècle ceux de jésuites comme le P. Daniel. Au fil des décennies, à côté de cette Histoire de France apparaît l'histoire des provinces, si développée au cours du siècle suivant, en particulier par les *littérateurs* mauristes.

Cette histoire de France profane est très surveillée par le pouvoir royal, qui n'hésite pas à la censurer. En pratique, ce qu'on appelle alors *histoire de France* est souvent l'histoire abrégée des races et des monarques successifs, avec parfois un médaillon qui les représente à des fins encomiastiques. Souvent encore, cette histoire de France se met au service des prétentions du monarque, pour la légitimation de la famille sur le trône, par exemple, et plus encore pour tout ce qui concerne la définition des droits du roi face à ceux du pape. En dépit de tentatives louables, cette histoire de France reste d'une qualité médiocre.

Mais dès qu'on accepte de considérer la seule histoire de France, les nouveautés apparaissent.

Un premier élargissement s'opère sur le plan diachronique avec l'intérêt porté à la naissante *histoire ancienne*, en général l'histoire romaine qui fournit les *exempla* de l'histoire optimiste des jésuites, ou les contre-exemples de l'histoire augustinienne. Il convient de se demander dans quelle mesure cette histoire ancienne ne s'est pas substituée de façon discrètement polémique à l'histoire sainte ; et s'il n'y a pas là une forme de laïcisation des problématiques du temps.

On assiste ensuite à un élargissement prodigieux sur le plan spatial et géographique grâce aux histoires des peuples découverts depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle : c'est l'histoire des pays étrangers et étrangères comme ceux des Amériques, de l'Orient, des océans Indien et Pacifique et, bien sûr, de la Chine aux longues chronologies ; il

suffit de penser aux nombreux ouvrages qui paraissent alors, depuis les histoires à *la Chine* jusqu'aux relations des jésuites missionnaires. On ne saurait trop insister sur la profondeur de la réflexion qu'a provoquée la querelle des rits chinois, et la force des interrogations que fait naître la découverte de la civilisation de millions de Chinois à propos de la pertinence de la *massa damnationis* ou *perditionis* des augustiniens stricts ; il était aisé de destiner à l'enfer les anciens païens, ou des dévoyés comme les juifs ou les *infidèles* musulmans ; mais comment envoyer en enfer tant de païens chinois fort civilisés ? On assiste alors à l'affrontement d'historiens du terrain, les jésuites missionnaires, et d'historiens de cabinet, les augustiniens ; apparaissent des notions très nouvelles comme la difficile notion de *sauvage*.

On mentionne encore les ouvrages historiques nés des controverses (comme celles de la perpétuité de la foi de l'Église catholique sur l'Eucharistie, ou des variations des Églises protestantes). Il est encore fait mention des ouvrages d'histoire religieuse.

Enfin les auteurs des articles de ces *Dictionnaires* s'accordent pour souligner le glissement par lequel à une conception de l'histoire conçue comme œuvre d'agrément se substitue une conception qui se veut critique et scientifique. Bruno Neveu a montré de façon magistrale la place et le rôle de l'érudition dans ces ouvrages si remarquables et trop méconnus. Il faut savoir que dans la deuxième moitié du siècle une réflexion très solide est menée par de nombreux auteurs sur les règles de la critique en matière d'histoire.

Autre question difficile, celle de la séparation de l'histoire et du roman. À côté des ouvrages sérieux que je viens de rappeler, il y a la foule des ouvrages de divertissement appelés *histoires* : ce sont les innombrables histoires galantes, amoureuses, comiques, facétieuses, secrètes, tragiques, ouvrages dans lesquels les auteurs jouent de la proximité des genres en prose que sont l'histoire et le roman (2). C'est alors que les genres se distinguent, le sérieux pour le genre *vrai* qu'est l'histoire, l'agrément pour le roman - encore que les historiens profanes se soucient de concilier sérieux et agréments de style, perspective qu'ignoreront les historiens religieux chez lesquels le sérieux n'exclut pas toujours l'ennui.

On voit sans peine à quel point est justifiée l'affirmation selon laquelle le XVII<sup>e</sup> siècle a renouvelé le champ et les méthodes de la science historique. Les auteurs relèvent divers types d'oppositions à ces évolutions d'une discipline qui se révèle être très sensible : ils les retrouvent dans le conflit Mabillon-Rancé, dans les disputes

à propos des reliques trop contestées, dans le mépris, chez certains, de l'histoire érudite (3).

### ***Les supports religieux de l'histoire au XVII<sup>e</sup> siècle : les grands ouvrages post-tridentins***

On peut ajouter quelques compléments à ces mises en perspective (4). Il semble bien, en effet, que ce qu'on peut appeler l'*histoire de l'histoire* en France au XVII<sup>e</sup> siècle soit profondément tributaire des questions, remous et conflits soulevés par la publication, de 1580 à 1660 environ, des ouvrages majeurs de l'histoire religieuse catholique. Ces immenses sommes sont aujourd'hui trop méconnues. Elles procèdent de trois écoles bien distinctes :

– Au départ, on trouve les immenses *Annales ecclesiastici* du cardinal César Baronius, « le Père de l'Histoire de l'Église », qui écrit l'histoire de l'Église – *ecclesiastica* – depuis la naissance de Jésus-Christ. Cette histoire est certes une première forme d'histoire *universelle*, mais universelle au plan géographique et non dans le temps ; elle ne remonte pas avant Jésus-Christ. Le fait qu'elle soit histoire *de l'Église* porte en soi sa condamnation, car elle sera en France immédiatement soumise au regard critique des gallicans et toujours suspectée d'ultramontanisme.

– Chronologiquement viennent ensuite les histoires écrites par les jésuites à des fins d'enseignement : histoires d'Orazio Torsellini en Italie, et surtout ouvrages des jésuites français dont le plus connu est le P. Petau grâce à son *Rationarium temporum*. A la différence des *Annales* de C. Baronius, ces œuvres méritent vraiment le nom d'*histoires universelles*, car elles présentent tous les pays et tous les temps depuis la création du monde, *a creatione mundi*, pour conduire le lecteur jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

– Enfin un des Messieurs de Port-Royal, Claude Lancelot, publie en 1662 dans une *Biblia sacra* in-folio une *Chronologia sacra* et une *Geographia sacra*. Il s'agit de travaux de seconde main qui ont pour but de faciliter la lecture de la Bible dans son sens historico-littéral ; pour des raisons complexes, en dépit de ses archaïsmes cette *Chronologia* sera jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle reproduite presque à l'identique.

Il faudrait encore ajouter à cette liste les collections de conciles (toujours données par des partisans de Rome et à ce titre sources permanentes de conflits avec les gallicans politiques), ainsi que les ouvrages relatifs à la littérature patristique sur laquelle nous possé-

dans les actes d'un récent colloque organisé par E. Bury. Il n'est pas besoin de préciser que chacun de ces ouvrages soulève de vastes problèmes chronologiques et historiques.

On constate ainsi qu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle les clercs français sont pourvus d'excellents ouvrages d'histoire ; et il faut bien voir que cette littérature ne peut être ignorée des laïcs. De fait, elle sera à la source de tous les conflits à venir. Sans entrer ici dans le détail, on peut en résumer ainsi les traits majeurs : ces histoires sont d'un catholicisme universaliste dans le temps et dans l'espace ; elles s'appuient sur la Bible, considérée à la lettre comme *le premier livre d'histoire* ; elles sont sotériologiques et ecclésiocentriques, mais de façon très variable selon les écoles : les histoires des jésuites sont très neutres, tandis que les histoires inspirées par un providentialisme augustinien sont fortement religieuses.

Ces histoires vont poser les questions les plus difficiles, à l'intérieur même du catholicisme, d'une part, sur le sujet de la chronologie (que ce soit pour l'Ancien ou pour le Nouveau Testament), et en histoire en raison de la découverte de l'évolution ; à l'extérieur, d'autre part, à propos des conflits qui vont opposer l'histoire religieuse et l'histoire de France, car l'histoire catholique tridentine est profondément contraire aux aspirations et aux valeurs nationalistes et, à terme, laïques, qui se définissent alors en France. Il semble, par conséquent, que bien des questions qui se posent dans l'histoire qu'on peut dire *profane*, à commencer par l'histoire de France, sont étroitement liées à cette puissante histoire religieuse qu'il s'agira d'évincer jusqu'à l'oublier.

On peut retenir quelques points majeurs qui retentissent sur toute l'histoire du XVII<sup>e</sup> siècle :

– La découverte de la science chronologique, et un des premiers problèmes que posent ces études est la nécessité de bien distinguer les questions que soulève *la science chronologique*, d'une part, et de l'autre les questions que soulève cette discipline toute différente qu'est *l'histoire* ; le P. Petau est explicite sur ce point. En une inévitable conséquence, la science chronologique, conçue primitivement comme une aide isagogique à la lecture des textes sacrés, donne en réalité naissance à la science critique – avec l'apparition des très nouvelles notions d'*anachronisme* ou, en géographie, de *couleur locale*. Un bon exemple est fourni par l'évolution du sens des Concordes et des *Series vitæ Christi*, qui sont d'abord des livres de spiritualité mais qui très vite posent la question des *obscura* du texte sacré en termes de critique.

– Deuxième aspect majeur, en histoire cette fois, la découverte d'une possible ou d'une réelle évolution en matière de dogme, de discipline ecclésiastique, de morale, avec des réponses qui sont extrêmement différentes selon les écoles molinienne ou augustinienne, d'une part, et qui de plus évoluent au fil du siècle : les augustiniens plutôt fixistes ne le sont pas de la même façon au milieu et à la fin du siècle. Dans ces questions qui touchent au cœur même de la religion, à cette époque l'Église catholique refusera de trancher ou même d'aborder de front le problème de l'évolution ; le problème éclatera violemment, en termes nouveaux, dans la crise moderniste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

– On retiendra enfin la question particulièrement aiguë des rapports entre l'histoire religieuse et l'histoire profane. L'histoire sacrée, histoire de l'Ancien Testament, repose sur la Bible et, pour certains augustiniens, sur la seule Bible. Mais que faire des peuples dont la Bible ne parle pas ? Ont-ils une histoire ? En particulier, que faire des Chinois qui, sauf omission, sont les grands absents des histoires qui se disent *universelles* ?

Les incidences sont très fortes sur la question de l'histoire de France. Déjà l'histoire de France est par elle-même une histoire *profane* de statut obscur pour bien des clercs ; mais enfin elle reste à cette époque liée à l'histoire religieuse en ce qu'elle ne la refuse pas, qu'elle ne s'affirme pas contre elle, même si elle aspire à une certaine autonomie. Mais très vite, avec les libertins, une nouvelle histoire de France pose peu à peu les principes d'une histoire laïque. Et c'est encore dans le cadre de cette question qu'il faut situer l'affirmation, très conflictuelle en dépit des apparences, de l'histoire gallicane avec ses variantes ultra-gallicanes : Tillemont, et bien sûr Fleury.

Quoi qu'il en soit, à la fin du siècle, l'histoire de France sous ses diverses formes a évincé, définitivement semble-t-il, l'histoire universelle tridentine ; et elle semble s'engager dans deux voies principales :

– Ou bien, en une tentative bien connue grâce aux travaux en particulier de Bruno Neveu, et qui n'est pas sans pathétique, l'histoire de France cherche à concilier les perspectives chrétiennes avec les valeurs de la naissante nation française : apparaît et s'affirme alors l'histoire gallicane et, chez quelques auteurs, ultra-gallicane ; la religion continue à y informer l'histoire de France, mais c'est dans des perspectives qui ne sont ni universelles ni romaines. Dans ces perspectives, l'histoire gallicane se conçoit comme une réponse originale aux interrogations de la défunte histoire catholique tridentine.

– Ou bien l’histoire de France refuse tout lien avec la religion, le support biblique, l’ecclésiocentrisme, la sotériologie christocentrique de l’histoire universelle catholique tridentine de la première moitié du siècle, et elle se donne une direction étroitement nationale et rationaliste qui sera l’histoire *laïque*, antireligieuse et anticléricale. C’est dans le même esprit, semble-t-il, qu’apparaît l’histoire dite *ancienne*, qui n’est histoire que de la Grèce et de Rome : Moïse n’est plus « le premier et le plus grand historien », et les *Annales ecclesiastici* de César Baronius ou l’admirable *Rationarium temporum* de D. Petau sont jetés aux oubliettes.

A vrai dire, le nœud des problèmes qu’a soulevés l’histoire catholique tridentine est constitué par le fait que cette histoire religieuse qui s’écrit est tributaire des conceptions que les auteurs ont de la grâce ; on peut dire que tout en est tributaire, jusque dans le détail.

On considèrera enfin que, évincée en France, cette histoire universelle tridentine ne semble pas être morte dans les autres pays ; qu’il y a eu d’autre part à l’époque de la Restauration des tentatives pour la ressusciter ; peut-être est-ce enfin selon des principes proches que s’est constituée, après la dernière guerre, la tentative qui a voulu constituer une Europe catholique.

## **Conclusion**

Au fondement des problèmes de l’histoire au XVII<sup>e</sup> siècle il faut placer les questions qu’a soulevées la puissante histoire religieuse qui s’est affirmée à la suite du concile de Trente. C’est à l’intérieur du champ mental et psychologique ainsi défini que s’est opéré un changement prodigieux : on est passé d’une histoire qui voulait donner du sens, depuis la création jusqu’aux fins dernières, à une histoire qui cherche le *vrai*, une histoire scientifique grâce aux savants chronologistes que sont les jésuites ou, à Port-Royal, Claude Lancelot. Par rapport à ces recherches profondes et passionnées qui portent sur tous les siècles et sur tous les pays, l’histoire de France est encore trop souvent une histoire d’agrément, au service du monarque, et ses perspectives peuvent paraître étroites et mesquines. Mais si elle se situe d’abord malaisément, elle affirme peu à peu chez des auteurs comme La Mothe Le Vayer, Naudé ou Saint-Evremond les principes d’une spécificité laïque proprement française, dont les ouvrages maîtres sont encore à venir mais qui ne tarde pas à mettre à mort la redoutable rivale. L’histoire profane, puis laïque, a rem-

porté la victoire : sous l'appellation et les formes de *l'histoire ancienne* elle ignore désormais la Bible ; à l'histoire universelle du catholicisme tridentin s'est substituée l'histoire de France, au mieux l'histoire dite gallicane, c'est-à-dire tournée vers la défense des maximes (et parfois des « libertés ») de l'Église gallicane » ; et l'histoire sacrée qu'avait admirablement illustrée la *Bible de Royaumont* très vite n'est plus que l'histoire sainte que l'on met entre les mains des enfants (5).

#### NOTES

(1) *Dictionnaire du grand Siècle*, sous la dir. de F. Bluche, Fayard 1990, art. « Historiens et historiographes » (B. Groperrin) ; art. « Historiographie » (Ch.-O. Carbonell). *Dictionnaire des Lettres françaises, Le XVII<sup>e</sup> Siècle*, éd. révisée sous la dir. de P. Dandrey, Fayard, 1996, art. « Histoire » (Robert Barroux et Jean Serroy) et bibliogr.p. LVI-LVII.

(2) On en trouvera une bonne liste dans la bibliographie que J. Serroy a ajoutée à l'art. « Histoire » du *Dictionnaire des Lettres françaises*.

(3) Voir B. Chédozeau, « Le P. Hardouin et le refus du rationalisme en religion. Une reconstruction ultramontaine de l'histoire ? », dans *R.S.P.T.*, t. 79, avril 1995, p. 249-281.

(4) Pour un exposé plus général, et dans l'attente de la publication de l'ouvrage d'où ces notes sont tirées, on pourra se reporter à « De l'Histoire religieuse à l'histoire profane, puis laïque, au XVII<sup>e</sup> siècle », conférence prononcée à l'Institut catholique de Paris le 12 février 1996, *Transversalités*, n° 60, oct.-déc.1996, p. 31-51.

(5) Voir B. Chédozeau, « L'Histoire sainte : un genre injustement oublié ? », dans *La Vie spirituelle*, 717, nov.-déc. 1995, p. 563-573.